

4 euros

# Le Bulletin

revue trimestrielle



*Kyoto, palais impérial*

---

décembre 2013

numéro 44

---



**Siège social :**

57 avenue des Ternes 75017 Paris

Ccp du Syndicat : 1293-15R PARIS  
Cotisation annuelle incluant  
l'abonnement au bulletin : **46 euros**  
Droits d'admission : 40 euros

Dépot légal 1<sup>er</sup> trimestre 2013  
ISSN 0752-3076  
COMMISSION PARITAIRE 0410 S 07288

REPRODUCTION INTERDITE  
DE TOUT ARTICLE SAUF ACCORD  
AVEC LA PRÉSIDENCE

Toute la correspondance doit être adressée  
à la présidente,

**MARIE-DANIELLE BAHISSON**  
13 place Masséna 06000 Nice

**vostra attention syp !**  
Merci de penser dès maintenant à régler  
votre cotisation pour 2014, un chèque de 46€ à  
l'ordre du SJPP, à envoyer au Trésorier  
**JEAN-YVES JEUDY**  
13, villa Bellevue 75020 Paris.

**Le Bulletin**

Revue trimestrielle éditée  
par le Syndicat des  
Journalistes de  
la Presse Périodique

**Directeur de la publication**  
Marie-Danielle Bahisson

**Rédactrice en chef**  
Marie-Odile Carpentier

**Comité de rédaction**  
Jean-Marie Baldner  
Vanessa Biard  
Marie-Laurence Netter

**Conception graphique et réalisation**  
ad.com / Pierre Duplan

**Impression**  
K / Le Perreux-sur-Marne

**Syndicat des Journalistes  
de la Presse Périodique****Bureau du Syndicat****Présidente**

Marie-Danielle Bahisson

**Vice-présidents**Marie-Odile Carpentier  
Jean Pigeon**Secrétaire générale**

Agata Kalinowska-Bouvy

**Trésorier**

Jean-Yves Jeudy

**Trésorier adjoint**

Jean-Louis Sternbach

**Conseil syndical**

Nadine Adam

Marie-Danielle Bahisson

Jean-Marie Baldner

Claudine Bargues

Raymond Beyeler

Simone Bonifaci

Marie-Odile Carpentier

Dominique Dumarest

Baracchi Tua

Paul Dunez

Pierre Duplan

Jean-Yves Jeudy

Agata Kalinowska Bouvy

Jean Pigeon

Pierre Ponthus

Georges Robert

Jean-Louis Sternbach

**Syndics honoraires**

Jeanne-Marie Declide

Hugo Harrang

*Photos de couverture : Kyoto, palais impérial © Arnaud Carpentier*

**Éditorial****Passages**

Ce numéro a été un peu « chamboulé » à la dernière minute pour cause de succès ! Nous avons eu envie de vous faire partager à tous la réussite de notre dîner. Les liens d'amitié se resserrent entre nous, ce dont nous nous réjouissons. À côté des signatures des fidèles collaborateurs de très longue date, comme Georges Robert, de mes plus récents et ô combien

précieux membres du comité de rédaction, qui sont vigilants et ne laissent rien passer, vous verrez de nouvelles signatures dans ce numéro, Jean-Paul Branlard, Aude de Kerros, Anne-Cécile Pollet, Claude Ughetto, qui apportent leur finesse d'analyse, leur vivacité, leur humour. Nous ouvrons nos pages aux questionnements et aux débats sur l'art contemporain, sur le monde de la gastronomie, etc.

À suivre. La photo de couverture évoque un passage et c'est l'image que nous choisissons pour cette nouvelle année. Et nos vœux s'accompagnent de fleurs et de lampion pour la lumière, la beauté, la gaîté ; plaçons nos souhaits sous ces signes positifs. Bonne année à tous, avec l'assurance joyeuse de nous retrouver bientôt ■

**Marie-Odile Carpentier**  
[mardile@orange.fr](mailto:mardile@orange.fr)

**Le billet de la présidente****2013 : activités en berne... Certainement pas au SJPP !**

Morosité, stagnation, récession, incertitudes... Pour ne pas dire pire. Ce sont des mots que nous n'avons cessé d'entendre et de lire tout au long de cette année ! Chacun d'entre nous a connu son lot de joies et de peines. Je pense notamment à ceux sur lesquels le destin s'est acharné. La liste des amis dans l'épreuve est longue mais l'espoir doit demeurer ! Tournons-nous vers le positif de notre vie. Notre Syndicat en fait partie. Les résultats sont là : augmentation de 10% et rajeunissement de nos membres ; Bulletin de plus en plus attrayant, intéressant, équilibré grâce au travail de Marie-Odile Carpentier et de son comité de rédaction restructuré, création de notre site Internet, un vrai travail de professionnel ! Merci à Jean-Marie Baldner. Et surtout, je pense que nous avons à présent trouvé un nouveau rythme d'actions particulièrement mobilisatrices. Après la tenue de notre prestigieuse Assemblée Générale

au Sénat, nous avons pu participer le 25 novembre dernier, à l'initiative de Jean-Louis Sternbach et grâce à la parfaite organisation de Nadine Adam, à un dîner débat chez notre ami Luigi, animé avec passion par Jean-Michel Callot sur un thème à fort questionnement : « Inde et Chine, deux modalités de développement ». Notre dîner était à peine terminé que notre confrère et ami, Jacques Benhamou, proposait d'organiser notre prochaine soirée ! Et c'est ainsi que quelques jours plus tard, j'ai le plaisir de vous annoncer que nous pourrions à nouveau nous réunir, le jeudi 13 février 2014, avec famille et amis pour une soirée Jazz avec dîner (cf. encart. Inscriptions préalables obligatoires). Merci à Jacques, aux membres du Bureau, du Conseil et à tous ceux qui œuvrent pour notre Syndicat. Vous faites de moi une présidente particulièrement fière et heureuse.

Joyeuses Fêtes à tous et une merveilleuse année 2014 ! ■

**Marie-Danielle Bahisson**

**• TRÈS IMPORTANT :  
PROCHAINES  
ÉLECTIONS AU SJPP**

Au début de l'année prochaine auront lieu les élections concernant le renouvellement total du Conseil de notre Syndicat. Vous pouvez tous vous porter candidat, à la seule condition d'être à jour de votre cotisation\*. Veuillez, pour ce faire, adresser votre candidature, avant le 6 janvier 2014, sur papier libre, à l'attention de notre vice-présidente, Marie-Odile Carpentier, 4 rue Thouin - 75005 Paris. \*46€ à l'ordre du SJPP à envoyer à Jean-Yves Jeudy - 13 villa Bellevue - 75019 Paris.

## Des nouvelles de nos confrères

Nous avons appris avec tristesse le décès de notre confrère Thierry Hauvespre le 7 septembre dernier et exprimons toutes nos condoléances à son frère et à sa famille.

### Nouveaux membres

Nous avons le plaisir d'accueillir parmi nous Monsieur Jean-Paul Brandard, universitaire à Dijon, juriste, auteur de nombreux articles et ouvrages sur l'alimentaire, chroniqueur en droit alimentaire.

### La vie du Syndicat

Lundi dernier 25 novembre 2013, à l'Osteria del Gobo, ils étaient tous là ou presque, Marie-Danielle, Marie-Odile, Agata, Nadine, Jean-Yves, et une quarantaine d'entre nous... chez Luigi, étonnant petit restaurant italien au décor kitschissime composé de miroirs, de photos souvenirs, de reproductions surprenantes, et même d'un présentoir d'objets hétéroclites dignes d'une brocante ! Les tables, décorées par Nadine sous le signe du champignon, étaient en harmonie. L'atmosphère était gaie et détendue mais c'est quand même dans un silence presque parfait que nous avons écouté la conférence passionnante de Jean-Michel Callot sur le développement comparé de l'Inde et de la Chine. Lisez le résumé et vous aurez une idée de l'intérêt de la présentation ; il vous manquera sa voix parfaitement modulée.

Vint ensuite le repas, aussi délicieux qu'original : des antipasti principalement à base de fromages en grande quantité, puis la pasta aux cèpes et enfin des langoustines en sauce, exquis ! Un tiramisu pour clore ces agapes, arrosées de Chianti, Valpolicella ou Monte Pulciano, selon vos goûts.

Cerise sur le gâteau, Luigi en personne de sa voix puissante de basse attaqua un « Joyeux anniversaire » destiné à Nadine ! Vous l'avez compris, nous avons passé une très bonne soirée. ■

Marie-Laurence Netter

Retrouvez toutes les photos de notre soirée « Chez Luigi ». P18 de ce numéro.

### Dîner jazzy le jeudi 13 février 2014

Petit Journal Saint-Michel, 71 boulevard Saint-Michel à Paris 5<sup>ème</sup> – Tél. : 01 43 26 28 59

**Accueil à partir de 20h30. 39€ tout compris.**

Nouveau rendez-vous, à l'initiative de notre confrère Jacques Benhamou, et avec le généreux accord de M. Claude Philips, patron du Petit Journal Saint-Michel. Notre ami retracera une brève histoire du jazz, illustrée par son orchestre le « Five O'Clock Jazz Group ». (<http://www.fiveoclockjazzgroup.fr>).

### PARTICIPATION AU DINER-JAZZ DU JEUDI 13 FÉVRIER 2014 À 21H

Nom.....Prénom.....

Participera au dîner du SJPP accompagné(e) de.....personne(s).

**Pour pouvoir être prise en compte, cette inscription doit être accompagnée de son règlement par chèque à l'ordre du SJPP (39 € par personne) à envoyer au Trésorier Jean-Yves Jeudy, 13 villa Bellevue 75020 Paris avant le 6 février 2014.**

## Communication du 25 novembre 2013



Jean-Michel Callot, notre orateur

### Inde & Chine : la course du Dragon et de l'Éléphant Pourquoi parler de l'Inde et de la Chine ? ou «Chindia».

Ce sont tout d'abord deux mastodontes démographiques, les seuls (largement) milliardaires de la planète soit 40% de la population mondiale. Les démographes prédisent 3 milliards d'habitants en 2030 pour Chindia et 1,5 milliard pour l'Afrique soit plus de 50% de la population mondiale tandis que notre vieille Europe ne représentera plus que 8% ! Il s'agit donc bien d'un basculement du monde vers l'Asie. Cesontaussiledeuxplusanciennes civilisations existantes. La Chine a été unifiée 3 siècles avant JC par le premier Empereur QUIN XIGUANGHI et jusqu'au XIXe siècle elle est restée homogène. Le peuple HAN a dominé et après les soubresauts de la guerre civile et de l'époque révolutionnaire, le nouvel Empereur XI JIMPING, secrétaire général du PCC et président de la République tient le pays d'une main de fer. L'Inde en revanche a eu une histoire plus heurtée, différents empires se sont succédé ainsi que les invasions (arabes, mongoles, européennes). Il existe une multitude de peuples, d'ethnies, de religions, de castes... Elle n'est devenue une nation

qu'en 1947. Ces deux pays ont eu curieusement des destins parallèles : jusqu'à la fin du XVIIe siècle, ils rayonnaient sur le monde, les techniques venaient de Chine, les découvertes scientifiques d'Inde. Déjà les deux îles s'étaient spécialisées entre "hardware" et "software". Plus tard, au XIXe siècle, vint le déclin, Chindia a raté la révolution industrielle. L'Inde, colonisée par les anglais, a perdu son industrie, la Chine a été dépecée par les envahisseurs (japonais, russes, européens). Tout a changé à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. L'Inde est devenue indépendante et deux hommes, GHANDI et NEHRU, ont réussi à créer une république démocratique et laïque ; un vrai défi. En Chine, MAO ZEDONG et le parti communiste ont pris le pouvoir et chassé les étrangers. Hélas MAO a conduit la Chine au chaos et l'époque NEHRU a fait stagner l'Inde tout en la préservant de la prédation occidentale. Le renouveau de la Chine commence en 1980 quand DENG XIAOPING lance le "socialisme de marché" ou plutôt le "capitalisme d'état" et ouvre grandes les portes aux investissements étrangers afin de fabriquer des produits pour l'exportation. Le développement est alors fulgurant

et petit à petit la Chine remonte la filière technologique. Aujourd'hui, elle maîtrise tout ce qu'elle fabrique et le "Made In China" est devenu "Made by China" (par exemple le TGV). La Chine est devenue l'usine du monde. 10 ans plus tard, l'Inde, à son tour, a essayé de rattraper son grand voisin en pratiquant une ouverture plus prudente et en favorisant, contrairement à la Chine, l'industrie privée et la consommation intérieure. Elle a aussi fait revenir de la Silicon Valley les brillants ingénieurs qui s'étaient expatriés et qui ont créé de puissants groupes de logiciels et de services informatiques : l'Inde est aujourd'hui (devant les USA) le premier producteur de logiciels au monde (100 Milliards de \$ de CA annuel).

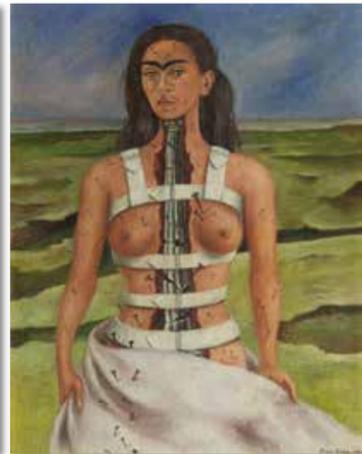
Au plan international, l'Inde, devenue puissance nucléaire de fait, montre ses muscles et milite (soutenue par la France) pour devenir un membre permanent du Conseil de Sécurité des Nations Unies. Les deux pays ont un poids croissant dans les organisations internationales particulièrement au G20 et à l'OMC.

Chindia a des problèmes gigantesques à résoudre. En Chine : surinvestissements, pollution, vieillissement de la population, révoltes locales contre les conditions de travail ; en Inde : insuffisance des infrastructures, inefficacité et corruption de l'administration, chaos et risque d'éclatement du pays et 10 millions de bouches à nourrir en plus chaque année. Hyper autoritarisme de l'un, et hyper chaos de l'autre, où vont-ils trouver les clés ? ■

Jean-Michel Callot



## À voir



Diego Rivera,  
*History of Mexico.*

Frida Kahlo,  
*La Columna Rota,*  
1944

# Diego et Frida - L'Art en fusion

**L'exposition qui rend hommage aux deux artistes rompt avec le romantisme pastel des nymphéas de Monet - sans doute à l'Orangerie ce que la Joconde est au Louvre.**

Une fois n'est pas coutume, la foule qui se presse à l'entrée du musée n'est pas là pour l'œuvre contemplative du célèbre impressionniste, mais pour celle, ô combien plus sulfureuse, du couple Kahlo/ Rivera. Deux destins parallèles, deux artistes qui ont puisé dans l'histoire de leur pays et dans celle de leur couple une inspiration colorée et dramatique.

De fait, l'exposition mêle pertinemment les œuvres prolétaires de Rivera et les portraits de Frida : les fresques monumentales qui rendent hommage à la tumultueuse histoire du Mexique embrassent la peinture plus intimiste de la jeune femme. Au fil du parcours de l'exposition, on retrouve la dimension unique de ce couple aussi impro-

bable que mythique : l'alliance de deux personnalités hautes en couleurs, de l'ours et de l'hirondelle. Les photos sont là aussi pour compléter le portrait en clair obscur qui émerge de ces œuvres également chamarrées : on voit ainsi le géant hirsute et débraillé enlacer la fragile Frida. Un couple qui vit en avance sur son temps, qui divorce pour mieux se remarier l'année suivante, se déchire et se rabiboche entre deux coups de pinces ou deux coups de scalpels à leur contrat de mariage. Les infidélités de Diego, amateur de chair et de bonne chère, qui n'hésitera pas à coucher avec la sœur de Frida donne à celle-ci l'occasion de lui rendre la pareille : elle ne s'en privera pas.

Au fil du temps, les peintures de Rivera se modifient imperceptiblement, les paysages zapato-cubistes laissant parfois place à des nus aux arums : il semble que l'ours soit capable de faire patte de velours devant sa douce. Surtout, les deux peintres partagent un amour inconditionnel de l'art et de la poli-

tique. Tout art est politique, toute politique est d'art. Les dernières photos montrent une Frida alitée, mais occupée à peindre son corset de plâtre à l'aide d'un petit miroir. Une manière de transcender la douleur en art, elle qui n'hésita pas à représenter son corps au rythme des opérations qui suivirent le terrible accident de bus dont elle fut victime à 19 ans... de ses fausses couches aussi. Celle qu'on surnommait depuis l'enfance Frida l'estropiée car elle était atteinte de poliomyélite fut aussi celle qui porta à bout de bras ce nigaud de Rivera qui ne sut pas toujours quel trésor abritaient les murs bleus de leur maison à Mexico.

De fait, lorsqu'elle disparaît, Diego continue bien à peindre mais le cœur n'y est plus et la tristesse lamine désormais son visage - il ne lui survivra que trois ans. ■

Anne-Cécile Pollet

Musée de l'Orangerie - Jardin des Tuileries  
côté Seine - 75001 Paris  
Jusqu'au 13 janvier 2014.

Catalogue de  
gestes (extraits).  
Films super-8  
numérisés,  
couleur, entre  
1 min et 2 min 30  
chaque.



# Écho ou les paradoxes de la perception

À travers une multiplicité de récits qui mettent en jeu les associations symboliques, questionnent le regard du spectateur et la mémoire des événements, Natacha Nisic explore les tensions kaléidoscopiques entre le visible et l'invisible.

Un *Catalogue de gestes* accueille le visiteur. Sur fond sombre, des mains, qu'on devine de personnes d'âges et de sexes différents, saisies dans des gestes quotidiens déroulent en boucle une seule et même activité : nettoyer, éplucher, creuser, arracher... Intimité des mains filmées en gros plan avec une caméra super-8. La répétition muette et continûment inachevée, sans causalité tangible, détache le geste de sa banalité, occasionne d'autres formes de récit et recompose un réel fragmenté. Autres récits. À presque un siècle de distance, Natacha Nisic confronte le rituel chamanique filmé par le missionnaire bénédictin bavarois Norbert Weber en quête d'évangélisation du *pays du matin calme* au parcours et à la révolution culturelle d'Andrea initiée par Kim Keum-hwa, célèbre chamane coréenne. Les neuf moniteurs disposés sur le sol renvoient en écho la complexité du récit de vie - Andrea vit et pratique aujourd'hui le chamanisme coréen en Bavière -, entre ce que chacun peut voir et ce qui demeure caché des motivations d'Andrea. Le calme esthétique des paysages dans lesquels se déroule le rituel destiné à transcender les

frontières entre le monde des vivants et celui des morts, le voyage réel et spirituel d'Andrea, la référence à l'œuvre d'Arnold Böcklin (*L'Île des morts*) participent à l'inversion des représentations (l'Orient et l'Occident, le regard du spectateur et l'image...), des forces et des pouvoirs (le réel et le symbolique).

Deux cabines abritent un dispositif, *Indice Nikkei*, dans lequel pénètre le visiteur : sur la paroi interne saturée de peinture rouge est tracée une courbe des oscillations de l'indice boursier japonais ; deux bandes sonores diffusent l'interprétation de la soprano Donatienne Michel-Dansac. Les sons, tour à tour, fluctuants, insolites, fragiles, distordus, s'affirment comme autant « d'actes de résistance [...] les courbes [ressemblant] étonnamment aux fractures de la roche dans la montagne de Kurihara à la suite du séisme de 2008 » (Natacha Nisic). L'analogie se propage dans les deux dernières salles. L'installation e, en trois projections vidéo juxtaposées, donne la parole aux victimes du tremblement de terre dans les paysages mutilés du nord japonais (déchirures de la terre, plans du sol dérangés, routes

désormais sans issue...). Réalité et récit métaphorique d'un temps fragile et paradoxal à trois dimensions - l'avant, le temps suspendu de l'incapacité d'action pendant la catastrophe et l'après des « stigmates visibles ou invisibles ». *f* est un long travelling sur le site de Fukushima, ponctué de miroirs verticaux, qui « donne à voir le champ et le contrechamp, le paysage de la catastrophe et le monde où les hommes continuent de vivre ». Mais entre les catastrophes naturelles, dont l'homme peut rechercher une causalité magique dans le comportement ambigu de quelque démon (comme Namazu le poisson chat sur l'échine duquel reposerait le Japon), et les accidents nucléaires ou les crises financières, engendrées par la croyance en la toute puissance de l'homme, s'affrontent les promesses d'une renaissance où l'homme s'intègre comme partie fragile d'un tout et les menaces d'une négation à la dimension de sa démesure. ■

Jean-Marie Baldner

Natacha Nisic. *Écho*. Jeu de Paume.  
Octobre 2013 - janvier 2014. Catalogue  
coédition Jeu de Paume /  
Actes Sud. 2013.



À voir

## Masculin/Masculin ou l'esthétique du Mâle



Pierre et Gilles, *Mercury* (Enzo junior), 2001. Photographie peinte. Paris, Collection particulière

À la suite du succès à Vienne l'an passé de l'exposition «Nackte Männer» (Hommes nus) au musée Léopold, le Musée d'Orsay propose cet automne une rétrospective du nu masculin dans l'art de 1800 à nos jours.

Pourquoi n'y a-t-il jamais eu d'expositions consacrées aux nus masculins? C'est par cette question que le visiteur est interpellé dès son arrivée. (Rappelons qu'en 1996, le Centre Pompidou avait réuni les deux sexes dans son exposition «Masculin Féminin».) Le nu masculin serait-il - contrairement au nu féminin qui s'affiche partout - tabou alors même qu'il a toujours constitué dans l'histoire de l'art la norme idéale du genre

humain? Le parcours thématique proposé retrace clairement l'évolution de la représentation du corps masculin dans l'histoire des mentalités en offrant un dialogue continu entre les époques.

C'est l'icône du nu masculin qui ouvre le défilé des hommes de l'idéal classique, avec les deux saint Sébastien, celui de Guido Reni et celui attribué à Georges de la Tour, suivi des héros de l'Antiquité, plus virils les uns que les autres, le *Patrocle* de David, le *Philoctète blessé* d'Abilgaard... En ce début de siècle, les peintres peignent selon des modèles vivants, ils respectent à la lettre la norme des proportions, le contrapposto si gracieux ; les sexes sont artistiquement dissimulés par un ruban qui s'enroule à propos (*Le berger Pâris* de Desmarais) ou un carquois métaphorique (*Les tireurs à l'arc* de Desvallières). En contrepoint, le *Mercury* Enzo de Pierre et Gilles en 2001 offre lui aussi un déhanché valorisant sa musculature.

La succession des salles rend compte de l'évolution contradictoire de la figure masculine. D'un côté, un homme qui se féminise, se fragilise comme l'Orphée de Guérin ; de l'autre, l'homme travaille sa virilité, aidé par la mode du sport et l'on voit poindre avec «les dieux du stade» l'idéologie du surhomme. C'est dans cette salle, pour un clin d'œil humoristique, que nous attendent les trois footballeurs black blanc beur de Pierre et Gilles, *Vive la France*. Parallèlement, les artistes du XX<sup>e</sup> siècle, choqués sans doute par les traumatismes de l'histoire, n'hésitent plus à renvoyer une

image misérable de l'homme ; déjà Rodin exhibe une étude de Balzac, nu, ventripotent, scandalisant ses contemporains. Les autoportraits d'Egon Schiele sont une prémonition de sa mort prématurée. Les hommes de Bacon ne sont plus que «de la viande, de la carcasse»<sup>1</sup> et L. Freud se peint à l'âge de 71 ans dans la décrépitude de la vieillesse.

On termine sur une note plus glamour avec la dernière salle qui assume le désir homosexuel dans la suite du dialogue entre classiques et modernes. Les hommes qui s'aiment sont androgynes comme les disciples de Platon du tableau de Delville *L'École de Platon*, destiné à la Sorbonne mais jamais accroché. Les œuvres contemporaines sont plus distancées, voire ironiques avec *Le Bain* de Cadmus.

Une exposition riche et des clins d'œil qui ne manquent pas d'humour : l'homme face à l'homme, dans un narcissisme assumé, car dans ce parcours, deux faits interpellent peut-être les spectatrices : l'homme n'est pratiquement jamais en présence de la femme (Quelques exceptions : *Printemps III* de Hodler, où une jeune fille admire béate le garçon qui lui offre sa nudité) ; très peu d'artistes féminines mais toutes provoquent : Louise Bourgeois avec *L'Arc de l'hystérie*, Zoe Leonard avec *Pin-Up n°1*, Jennifer Miller en *Marilyn Monroe...* et surtout *L'origine de la guerre* d'Orlan, citation d'un tableau célèbre et seul sexe en érection de l'exposition ! ■

Claude Ughetto

1. F Bacon, *L'art de l'impossible, Entre-tiens avec David Sylvester*, 1995

## Henry Valensi

Un livre et un accrochage au Centre Pompidou



Dans les jardins d'Alger. 1921 - 1926 Huile sur toile

Pour redécouvrir l'homme libre et le grand artiste, un livre de Marie Talon et un accrochage qui consacre une salle entière aux tableaux de ce peintre au Centre Pompidou à Paris, dans le cadre de l'accrochage « Modernités plurielles », avec la projection de *Symphonie printanière*.

Les bouleversements scientifiques et sociologiques du début du XX<sup>e</sup> siècle ont eu une influence déterminante dans la naissance de ce mouvement des « avant-gardes artistiques ». C'est particulièrement frappant en contemplant l'œuvre d'Henry Valensi qui vécut entre 1883 et 1960, impressionniste, il traverse le fauvisme, et le cubisme avant de rallier le

d'abstraction lyrique personnelle, qu'Apollinaire qualifiera dans son langage sous le terme d'Orphisme. « *Musicaliste, il ressent très tôt le rapport entre musique et couleur, toutes deux à la fois propagation d'ondes et de vibrations de matière. Les musicalistes cherchent à produire une vibration picturale équivalente à l'émotion musicale, qui nous prend et nous donne cette harmonie. Traitant la toile comme une partition dans l'espace, Valensi orchestre couleurs, formes, rythme, temps, espace afin de trouver cette harmonieuse œuvre qui nous émeut, et nous donne une certaine plénitude.* »<sup>1</sup>

La mort de son père, riche armateur en 1889, a dégagé le peintre des contraintes matérielles auxquelles les autres artistes ont à faire face. Cette indépendance, de ne pas être soucieux par la nécessité de gagner de l'argent de vivre à sa guise, lui donne les moyens de pouvoir voyager, et surtout de réfléchir sur son travail car il peut vivre sans produire sans cesse.

Henry Valensi avait tenté maladroitement d'expliquer dès 1913, comment il serait possible d'éviter que l'Art soit capté par un contrôle extérieur, celui de l'argent qui vampirise jusqu'à notre imaginaire, interdisant la pensée même d'un acte désintéressé en transformant l'art en une vaste foire d'empoigne nauséabonde.

Il fallait mieux remuer des idées que des billets de banque. La FIAC vient de fêter son 40<sup>e</sup> anniversaire.

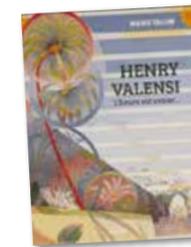
Pendant plus de 30 ans, il organise des salons culturels et donne de nombreuses conférences, mais

c'est en solitaire qu'il travaille dès 1936 pour réaliser ce film abstrait « Cinépeinture » achevé en 1959, et qui vient d'obtenir le statut d'œuvre d'art en entrant officiellement en mars 2013 dans les collections du Musée d'Art Moderne.

« Il faut que vous compreniez la spécificité de la « cinépeinture », et mon ardent désir de le faire connaître, de l'enseigner. Un cours de cinépeinture aurait eu sa place à l'IDHEC, mais là-bas personne n'a voulu, ne serait-ce que m'écouter, et je n'ai pas insisté très longtemps. A la direction de l'école régnait l'Académisme, sous des apparences de nouveauté, c'est-à-dire une idée de l'art restreinte, statique et cloisonnée. »<sup>2</sup>

Marie Talon retranscrit l'aventure humaine, historique, artistique de Valensi. Cet ouvrage dense et passionnant est une véritable création entre le document, le beau livre d'histoire de l'art, l'essai, et le roman. Elle a décidé de renouer avec une des formes les plus anciennes de l'écriture, le dialogue, qui vaut et prévaut ici pour la valeur pédagogique, et tout est bien étayé et resitué, grâce aux illustrations, documents d'archives, lettres. ■

Jean-Claude Santier



1 - Communiqué de presse Yvelinéditions  
2 - *Henry Valensi - L'heure est venue*, Marie Talon, Yvelinéditions, 300 p. environ 29€.

## Débat

# Le MuCEM

### Mais où est aujourd'hui le Musée National des Arts et Traditions Populaires ?

*L'ouverture du MuCEM soulève beaucoup de réactions : curiosité, admiration mais aussi questions sur les collections d'art populaire qui devaient y trouver une place prépondérante. En attendant de les voir occuper cette place essentielle, deux lecteurs réagissent. Paul Duchein, notre confrère et ami, collectionneur, artiste et auteur de livres et Jacqueline Humbert, co-fondatrice du Musée de Laduz avec son mari Raymond qui était peintre, collectionneur et auteur de livres sur les outils des artisans et l'art populaire. Elle fait vivre avec passion et intelligence leur étonnante collection d'objets. Le Site est remarquable, [www.laduz.com](http://www.laduz.com)*

Le MuCEM a beaucoup fait parler de lui ; il faut reconnaître que la création d'un nouveau musée, en France, de cette ampleur, n'est pas chose courante.

On peut aimer ou pas la conception de Ricciotti pour implanter ce gigantesque module en bord de mer et réaménager le vieux port de Marseille. Je n'aurai pas la prétention de porter un jugement. Plusieurs expositions temporaires y sont présentées, peut être manquent-elles un peu d'espace pour respirer, ce qui semble paradoxal en ce lieu, car elles sont très riches et fort denses. Toutefois on peut se poser la question : où est passé le musée des Arts et Traditions Populaires ?

Comme on le sait le musée des A.T.P. créé grâce à Georges-Henri Rivière, fut implanté au Bois de Boulogne à Paris. Fermé en 2005,



Toit-terrasse du Mucem

les collections devaient être transférées au MuCEM, alors en projet. Il faut se pencher avec attention sur le plan distribué au visiteur pour y découvrir sur la place d'Armes un bâtiment portant le nom de Georges-Henri Rivière, destiné à des expositions temporaires.

Certes, le vaste hall d'entrée du bâtiment principal présente un déballage, peut-être plus ordonné qu'il n'y paraît, d'éléments populaires. Il s'agit d'un véritable fourre-tout totalement incompréhensible - même si on peut percevoir un semblant de fil conducteur -, ayant la prétention de montrer l'évolution du mode de vie : transport, nourriture, travaux agricoles...

Rien à voir avec l'ancienne présentation ; ici il s'agit d'une infime partie des collections, la quasi-totalité des objets étant probablement dans les réserves, destinées à des expositions temporaires ce qui ne serait pas une solution.

Il y a donc tromperie sur la marchandise, si je peux me permettre cette expression, c'est en tout cas un constat.

Mais quelle idée d'avoir voulu faire migrer ces collections à Marseille sous le prétexte d'établir une confrontation avec les productions d'autres contrées du Bassin Méditerranéen ? Peut-être l'intention était-elle bonne, mais le résultat aujourd'hui est décevant. Je me suis permis d'attirer l'attention de Madame la ministre de la Culture et de la Communication sur cette situation et j'ai reçu de nombreux soutiens pour dénoncer cet escamotage d'une collection qui mériterait d'être montrée dans toute son ampleur. C'est dommage car aujourd'hui, plus que jamais il est indispensable pour les jeunes et moins jeunes de savoir d'où ils viennent. ■

**Paul Duchein**

Dernier ouvrage paru : Paul Duchein, *La France des Arts Populaires*, Editions Privat.

**Par curiosité, j'ai profité d'une invitation pour me rendre à Marseille lors de l'inauguration du MuCEM, le Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée.**

**Pour l'instant, la présentation est assez clairesemée** et disparate dans sa partie permanente appelée La Galerie de la Méditerranée. Dans les étages, sont présentées deux expositions temporaires : l'une sur « Le noir et le bleu, un rêve méditerranéen ». Je fus assailli par de nombreuses vidéos et perdue dans une circulation difficile à travers les guerres et les religions mais je fus admirative devant les deux peintures de Miro. L'autre exposition « Au bazar du genre – les multiples façons d'être homme ou femme », est une présentation labyrinthique qui se veut audacieuse !

Ce MuCEM est très visité. Des foules compactes de visiteurs

viennent surtout pour son architecture et la très belle vue sur le fort Saint-Jean. Sans trop parler du contenu, la presse ravie aligne les chiffres étonnants du nombre des entrées.

Je savais très bien ce que j'allais voir ou plutôt ne pas voir car les vœux pieux et pour le moins farfelus de vouloir transférer le Musée National des Arts et Traditions Populaires de Paris (fermé en 2005) vers le MuCEM de Marseille était une évidente tromperie. Les Arts populaires ne verraient pas le jour dans leur riche globalité et surtout ne correspondraient absolument pas à un MuCEM tourné vers les civilisations des rives de la Méditerranée, qui en fait est un Musée d'histoires mouvementées... Très bien, mais pourquoi alors cette fichue idée d'envoyer les collections d'arts populaires à Marseille ? Paris voulait-il s'en débarrasser ? Depuis des décennies, nous connaissons les batailles d'opinions autour du Musée des Arts

Populaires de Paris, ce mal-aimé\*. Les collections ont été abandonnées dans le noir du sous-sol de l'immeuble du bois de Boulogne puis mises en réserve à l'autre bout de la France. Cette magnifique mémoire qui était autrefois vivante, joyeuse et pleine de création a été sciemment occultée. Elle a fini par succomber dans l'indifférence de ceux qui en avaient la charge. Mais à qui la faute ? Aux pouvoirs successifs de l'État, aux ministères de la Culture, aux conservateurs eux-mêmes... Triste bilan, alors que les étrangers nous envient notre patrimoine !

Oui, tout cela est bien déconcertant pour la connaissance de ce passé riche en créations symboliques, insolites et traditionnelles... du labeur à la fête.

Maintenant que le Musée National des Arts et Traditions Populaires de Paris n'existe plus, comment les enfants et les jeunes adultes ignorant tout de notre propre culture, celle qui s'est interrompue avec les prémices de l'ère industrielle, pourront-ils la découvrir un jour ? Elle leur apprendrait certainement beaucoup des choses de la vie.

Faisons UN RÊVE...

Il est actuellement beaucoup question de l'avenir de l'Europe et c'est tant mieux. Alors souhaitons nous un grand Musée de l'Europe des Arts Populaires et de l'Artisanat (et sans abréviation...) Il serait d'une richesse exceptionnelle et pour le public, une grande découverte culturelle. Il permettrait aussi de belles expositions temporaires tournées vers le temps présent... Autant de passerelles entre hier et demain. ■

**Jacqueline Humbert**

\* Relire la presse nationale de 2004 et 2005.

## Débat



Les ours en plumes de Paola Pivi.

## Breakfast at Perrotin's

**Je crois qu'une grande partie du charme d'un long voyage** réside dans le décalage horaire. S'en suit une série de longues nuits blanches, au sens littéral, et une sensation de flottement, des soirées où l'on se couche tôt, avec le vif regret de ne pas vivre éternellement éveillée.

New-York, où plutôt, Manhattan, c'est franchement gris, mis à part la lumière vive et nette qui se moque des gratte-ciels, car nous sommes à la latitude de Biarritz (si Dali a placé le centre du monde à la gare de Perpignan, c'est donc que le nombril du monde est à Biarritz. Nous situons tout à partir de Biarritz). À dire vrai, je crois que ce doit être la latitude de Rome, mais que voulez-vous, je ne suis pas italienne. (en fait c'est Naples. NDLR)

Manhattan donc disais-je, est franchement grise en ce mois de novembre, mis à part de gigan-

tesques devantures de magasins de mode à n'en plus finir, honteusement extravagants... Et qui s'habille vraiment ainsi ? Vous me voyez débarquer dans un restaurant déguisée en oiseau de nuit, les plumes dans les fesses ? Ou encore en « working-girl diva », sac immaculé et talons aiguilles impeccables ? Le comble de l'élégance c'est de feindre le naturel, être discrètement plus belle que le décor, mais sans insister (à part dans les photographies de *Vanity Fair* où l'improbable se dispute avec l'irréel).

Bref, sans ce décor new-yorkais où l'employé fripé et stressé se presse dans les rues de glaces et d'épate, j'avais décidé de visiter la nouvelle galerie d'art Perrotin. Délicieuse surprise, tandis que j'entraîs, je fus surprise par le jeu d'ours en plumes à la fois immobiles et en mouvement de Paola Pivi. Je retombais instantanément



en enfance, dans la joie des couleurs et la légèreté des matériaux. Surprise en effet, car l'art contemporain c'est parfois un long point d'interrogation, un vide narcissique caché par une posture intellectuelle. Grand éclat de joie, et non de rire. Promis, juré, froissée par le voyage, mais en vie.

Le reste du séjour resta sur cette tonalité en goûtant aux merveilleux cocktails de NY. Parmi les lieux de perdition, un bar tenant lieu de cockpit, le *Lever Bar*. On parvient à la salle via un pont de vaisseau spatial du type de *Star Trek* et on s'accoude avec la plus grande déférence devant les colonnes de bouteilles aussi jolies dans leurs couleurs, que muettes en leurs miroirs. On s'attend à un défilé Cardin ou à un nouvel épisode de *Chapeau Melon et Bottes de Cuir*...

Le barman italien m'y servit un excellent vin italien, et je me suis mise pendant quelques minutes, à rêvasser à des paysages languedociens... Allons, allons, il n'y a pas pire snob que celui qui ne fait que tout comparer à son pays, juste pour faire taire l'angoisse à l'idée de découvrir, que peut-être, ailleurs c'est pas si mal.

Un petit dry martini pour la route, trois fois rien dans les poches, c'est le meilleur moment de New-York. Simplement. ■

Valérie Biard Schaeffer

## Entretien avec Aude de Kerros

**SJPP : En ce mois d'octobre 2013, votre livre « L'art caché » vient d'être réédité avec un complément et vient de paraître également « 1983-2013-Les années Noires de la peinture-Une mise à mort bureaucratique ? » Vous faites un nouveau point sur la vie des arts en France. Qu'est-ce qui a changé ?**

**AdK** - Je vais être sibylline et vous dire que tout a changé et rien n'a changé...

En effet le système du « Financial art » se développe après 1997 et s'installe au cours de la première décennie du nouveau millénaire. L'art contemporain n'a été perçu clairement en France comme un produit financier qu'après le krach de 2008. En effet, Paris n'a été intégré dans la stratégie mondiale du marché de l'art financiarisé qu'après cette date. Les galeries américaines et du monde entier s'y installent à partir de mars 2009. Mais ne vous y trompez pas, le marché n'est pas à Paris et les artistes y vivant et travaillant sont toujours hors du jeu.

Le cœur du marché est à New York et les succursales importantes sont ailleurs. Paris n'est qu'un faire-valoir. Ces hauts lieux du patrimoine sont un « show case » pour la légitimation symbolique d'une marchandise de passage, venue d'ailleurs. À Paris ce marché profite des largesses de l'État français.

**- Quelles sont les causes de cette situation paradoxale ?**

- Les causes sont diverses et complexes ; pour y voir clair il faut tenir compte de l'histoire internationale de ce demi-siècle. Nous avons connu des guerres culturelles pas toujours perçues par le

grand public mais qui ont été violentes pour les artistes. Les critères jugeant la valeur de l'art n'ont plus été liés au génie et au talent mais à des luttes d'influence et des prises de parti idéologiques. Par ailleurs en France nous avons connu depuis trente ans une situation qui n'existe pas ailleurs dans les pays démocratiques : un art dirigé par une bureaucratie étatique. Cela commence en 1983 et rien ne laisse présager dans l'immédiat sa disparition. Trois peintres ont écrit une analyse très documentée et argumentée : « Les Années Noires de la peinture ». Ce livre informe et esquisse le bilan trentenaire de l'art dirigé en France. Le premier constat est que des fonctionnaires formant le corps des « inspecteurs de la création », (seul autre exemple connu : les « ingénieurs des âmes », créés par Staline pour gouverner la littérature) ont fait le choix d'un courant unique : l'art conceptuel référencé et coté à New York. Ils ont utilisé 60 % des fonds destinés à l'acquisition d'œuvres d'artistes vivants pour acquérir à New York, dans des galeries newyorkaises des œuvres d'artistes vivant et travaillant à New York. Cette « politique » a condamné la place de Paris. Malgré cela ou en raison de cela, même les artistes français officiels et conceptuels n'ont pas été consacrés par le marché international.

Par ailleurs les inspecteurs ont interrompu, en décidant des contenus des programmes d'enseignement des prestigieuses Écoles des Beaux-Arts, la transmission des métiers et des savoirs de la peinture, de la gravure et de la sculpture. Cela ne s'est produit nulle

part ailleurs à cette échelle.

**- Comment voyez-vous l'avenir ?**  
- Cette histoire ne serait pas compréhensible ni complète si l'on n'évoquait pas « l'Art Caché » et la pensée dissidente.

C'est ce qui vit derrière l'écran de l'hégémonie de l'art officiel en France et de l'art financier dans l'international. Le phénomène technique et médiatique de l'hyper-visibilité fausse la réalité.

Il existe aujourd'hui sous le même mot « Art » deux définitions exactement inverses l'une de l'autre : Art et Art contemporain (AC). Ce sont deux activités, pensées, finalités sans aucun point commun. L'art est une tentative toujours renouvelée de souder le sens à la matière par la forme accomplie. L'AC recherche la critique, le détournement, la déconstruction, la mise en abîme, le choc, la nouveauté pour elle-même, mais jamais la beauté jugée coupable et l'harmonie réactionnaire.

Je pense que « l'Art » est inscrit dans l'âme, le cerveau, les yeux et la main. Il continuera son chemin en temps de richesse ou de pauvreté, de guerre ou de paix. Rien ne peut empêcher l'homme de faire et de penser, même sous la pire férule. Les totalitarismes du XX<sup>e</sup> siècle n'ont pas bâillonné les poètes. ■

Aude de Kerros

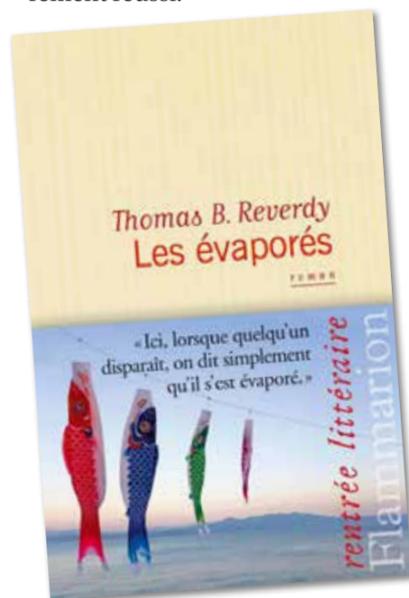
1983 - 2013 - *Les Années Noires de la Peinture*  
*Une mise à mort bureaucratique ?*  
Marie Sallantin, Aude de Kerros, Jean-Marie Ziegler  
Éditions Pierre Guillaume de Roux 2013

*L'Art Caché - les dissidents de l'Art contemporain*, Aude de Kerros  
Éditions Eyrolles, 2013.

## À lire

### Les évaporés

Dans la longue liste des romans parus à la rentrée et lancés dans la course aux prix littéraires, il y en a un sur lequel je suis tombée en me promenant sur Amazon et qui m'a séduite. Je suis une lectrice passionnée ; j'ai énormément aimé ce livre-là, à la fois pour ses histoires qui s'entrecroisent, pour ses références littéraires (américaines et japonaises) et pour un style très personnel et particulièrement réussi.



Le sujet s'inspire d'un phénomène particulier au Japon : un adulte y a légalement le droit de disparaître, il n'y aura pas d'enquête de police. Pour des raisons qui n'appartiennent qu'à lui (souvent liées à des dettes), du jour au lendemain, il part s'installer dans une autre région, en survivant grâce à des emplois non déclarés bien entendu et dans des conditions difficiles. On l'appelle « un évaporé ». Ces « évaporés » sont

près de 100 000 chaque année. Leur famille est protégée car les biens d'une personne disparue ne peuvent pas être saisis.

Pour résumer rapidement, une jeune femme japonaise vivant à San Francisco persuade son ex-petit ami, écrivain et détective privé américain, de l'accompagner au Japon pour retrouver son père ainsi « évaporé ». L'ex s'appelle Richard B. et est un clone de Richard Brautigan (écrivain et poète de la Beat génération, passionné du Japon). Le « père évaporé » s'est senti menacé par les yakuzas ; il va rencontrer sur son chemin un adolescent de 14 ans, lui-même parti sur les routes après le tsunami de Fukushima et poursuivi par d'autres yakuzas. Ils vont se retrouver dans le Nord, pour déblayer la zone d'exclusion de Fukushima. La fin sera à l'image de la vie, un peu triste mais pas désespérée...

L'auteur, Thomas B. Reverdy, a écrit quatre autres romans avant celui-ci. Il a obtenu en 2012 la fameuse bourse de la villa Kujoyama à Kyoto (équivalent de la Villa Médicis à Rome et de la Casa de Velasquez à Madrid) où il a passé sept mois et écrit ce dernier livre. On peut encore voir son blog sur le web, photos intéressantes, sans bavardage complaisant.

C'est un auteur habité par l'idée de la disparition, du deuil, et par celle de la mémoire et de la fidélité. Et en même temps, tarauté par l'idée qu'on peut se défaire de tout, volontairement ou non, et choisir de vivre une nouvelle vie. « Suis-je entraîné de vivre la bonne vie, pourrais-je en changer ? », dit-il dans une interview.

Il écrit dans une langue très poétique. Les chapitres sont courts,

un peu haletants, comme des images cinématographiques qui s'ouvrent et se referment. Certains pourraient être lus pour eux-mêmes, comme des poèmes en prose que Kawabata aurait appréciés.

Il y a des descriptions extrêmement délicates de ce qui fait la subtilité japonaise et que nous avons tant de mal à comprendre. L'on y « voit des choses belles, des choses étranges, des choses dures », on est « à la fois émerveillé et perdu ». Poésie des paysages japonais, sensualité de la chevelure féminine, « quand elle se penche, ses cheveux glissent contre son dos et viennent balayer sa cuisse comme un voile de soie lisse », douceur et beauté de Kyoto, dureté de la vie pour ceux que le malheur jette sur les routes, etc. Roman noir, roman d'amour « par temps de grandes catastrophes », il a eu le Grand Prix de la Société des gens de lettres mais c'est à peine mieux qu'un bouquet de fleurs de sakura... ■

Marie-Odile Carpentier

*Les évaporés*, Thomas B. Reverdy, Flammarion, 303 pages, 19 €. À lire aussi, *Mémoires sauvés du vent*, et

*Retombées de Sombrero* de Richard Brautigan, Poche et 10/18, environ 17€.



## Nos droits

### La protection sociale et son histoire

**La Protection sociale s'est développée à partir du XIXe siècle** dans les pays industrialisés, sauf aux États-Unis. Néanmoins, quelques institutions existaient antérieurement : le Règlement royal du 23 septembre 1673 prévoyant le versement de pensions aux marins militaires et civils. Plus tard, le personnel de l'Opéra de Paris bénéficia d'un régime de retraites, en 1715.

À la fin du siècle, la Ferme Générale institua, par sa délibération du 13 février 1768, une Caisse de retraite pour ses employés.

Ces pensions de l'Ancien Régime n'étaient pas assorties d'un droit à pension et pouvaient être accordées ou refusées. Avec la Révolution, la Loi du 22 août 1790 permit aux fonctionnaires de demander au Trésor le versement d'une pension. Ainsi furent créées auprès d'une série d'administrations, des Caisses de retraites qui disparaîtraient avec la Loi du 9 juin 1853 définissant les droits à pension des fonctionnaires.<sup>1</sup>

À la même époque, le Décret de 1852 sur l'Organisation de la Mutualité fut le premier texte concernant une protection sociale ouverte à tous les salariés. De leur côté, les Compagnies de Chemin de fer instituèrent des Caisses de retraites à partir de 1856. La fin du siècle vit le développement de la Mutualité et la Loi de 1894 confirma les droits des mineurs qui avaient pris naissance sous Henri IV.

Le XXe siècle débuta avec les retraites ouvrières et paysannes (ROP), votées en 1910 en faveur des salariés gagnant moins de 3 000 francs par mois, et imposa l'obligation d'affiliation aux employeurs et aux employés, finalement abandonnée en 1912.

Le 28 juin 1918, le Traité de paix signé à Versailles créait la Société des Nations et l'Organisation Internationale du Travail dont le Bureau était à Genève. (BIT)

En France, la majorité politique de droite vota la Loi d'avril 1919 instituant la journée de travail de huit heures, une ancienne revendication sociale. En janvier 1920, fut créé le ministère de l'Hygiène, de l'Assistance et de la Prévoyance sociale, qui deviendrait le ministère de la Santé. Le retour de l'Alsace-Lorraine à la France amena un territoire qui bénéficiait des assurances sociales allemandes établies depuis 1883 par Bismarck. Le problème se posa donc de trouver une solution pour le reste du pays. Il faut remarquer que la France n'était pas un pays industriel<sup>2</sup> comme l'Allemagne, ce qui rendait plus difficile la création d'un système d'assurances sociales.

On aboutit, après de nombreuses discussions, à la Loi du 5 avril 1928, qui établit les assurances sociales pour les salariés ne dépassant pas un plafond de ressources. Elle allait être modifiée et complétée par la Loi du 30 avril 1930.

Entre temps, la loi sur les accidents du travail de 1898 fut modifiée par celle du 22 avril 1922, qui étendait les obligations des employeurs. Les Allocations familiales qui existaient antérieurement devinrent obligatoires pour les salariés du Commerce et de l'Industrie avec la Loi du 11 mars 1932. Elle fut étendue aux non-salariés par la Loi du 10 juillet 1939.

Les élections générales d'avril 1939 virent le succès des partis de gauche (Front populaire) avec un programme social important. Après les négociations entre le pa-

tronat, les syndicats et le gouvernement, on signa les Accords de Matignon en juin, qui instituaient les congés payés (15 jours par an) et la semaine de quarante heures avec cinq jours de travail. Leur retentissement fut considérable.

Un changement politique important intervint avec l'instauration de l'Etat français en juillet 1940. Pendant cette période, deux mesures sont à retenir :

Le Régime de Financement par répartition mis en œuvre avec l'allocation aux Vieux Travailleurs salariés (AVTS) le 14 mars 1941 et les Assurances sociales ensuite généralisées à l'ensemble des salariés avec la suppression du plafonnement des ressources, en janvier 1942. Au mois d'août 1944, la Libération ramena le Régime républicain qui promulgua les Ordonnances sur la Sécurité sociale, les 5 et 19 octobre 1946, couvrant la maladie, la vieillesse et la famille. C'était la réalisation des efforts entrepris au cours des générations précédentes pour assurer une garantie sociale aux salariés d'abord puis à l'ensemble de la population. Une vingtaine d'années plus tard, en 1967, une réforme capitale institua la gestion par branches, la Sécurité sociale étant structurée pour l'avenir en branches indépendantes les unes des autres ; maladie, vieillesse, allocations familiales, avec une Agence centrale rassemblant les cotisations pour les répartir entre les branches chargées des prestations. C'est le régime actuellement en vigueur. ■

Georges Robert

1. *Bulletin des Lois de l'Empire français* n°54, juillet 1853.

2. En 1900, on comptait en France un salarié sur deux habitants.

## En balade

# Le champagne, ambassadeur de la France

On imagine mal un décor de fêtes sans champagne. Ce fils de la vigne a un pouvoir magique.

Servez-le à 7° C et laissez-lui le temps d'en reprendre 3 pour magnifier sa création. Sa mousse veloutée, son cordon fin et régulier, précèdent l'explosion des bulles au bouquet subtil. On apprend à le connaître « au fût et à mesure ». L'art de le boire est éminemment social. Il faut, autour de la bouteille, plusieurs verres. Plus que tout autre vin, le champagne est un « lubrifiant social » - *dixit* les juges du Conseil des prud'hommes de Longjumeau qui ajoutent que « trinquer » c'est le « verre de contact » qui, « dans un monde de bruts », rapproche les acteurs de l'entreprise.

Image même de la fête, ce vin, qui chante et qui danse, qui pétille et « moustille », naît cependant d'une austère gravité, de la peine et de l'effort. Dans la vineuse Champagne, les vignes, régulières, sont rangées comme des lignes d'écriture. Cette terre s'est confondue avec son vin, elle lui a donné sa force et ses arômes, elle l'a baptisé de son nom. Ici, dans ce « triangle d'or », entre Reims (la ville qui faisait les rois), Château-Thierry (qui a vu naître le bon Jean de la Fontaine) et Épernay (*Aquae perennae*), la vigne s'enroule au paysage. Ici... et nulle part ailleurs. Indélocalisable !

« *Roi des vins, vin des rois* », le champagne échappe à la règle commune, sauf celle de l'excellence. *Specialia generalibus derogant*, disent les juristes. Ce qu'il me faut maintenant démontrer. En Champagne, la cueillette est manuelle, la machine à vendan-

ger étant interdite car il faut introduire dans le pressoir les grappes entières. L'usage veut que les vendanges s'expriment en pièces champenoises (205 litres). Ici, point d'appellation communale, ni de cru comme en Bourgogne, mais *une échelle des crus*, pour déterminer le prix du raisin lors des transactions à la vendange. Ici, point de mention de cépages comme en Alsace. Ici, point de « châteaux » mais des « Maisons » pour signifier que les racines familiales s'enfoncent profondément dans cette craie où la vigne va chercher sa nourriture. Ici, on ne mélange pas, on assemble, afin que le résultat soit supérieur à chacun des composants ; un mariage heureux sous l'autorité du chef de cave, dans la pénombre des sous-sols calcaires où ces vins attendent une maturité parfaite. Il y a autant de style que de marques, de maisons de négoce ou de vigneron. Quelle valeur ajoutée ! Que d'émotions ! Merci Dom Pérignon pour ce vin divin. Ici, pour le champagne, la mention est tellement unique, que l'Appellation d'Origine Contrôlée - l'AOC - (l'AOP de l'UE) ne figure pas sur les étiquettes, alors qu'elle se veut obligatoire partout ailleurs. Privilège juridique de la Champagne encore : il n'y a qu'ici qu'on peut obtenir un vin rosé par assemblage d'un vin blanc et d'un vin rouge. Et des flacons géants, de contenance dérogatoire, sortent du standard avec des noms bizarres : Nabuchodonosor, Mathusalem, Balthazar... Ici enfin, pourquoi si peu de fraudes chez les produc-



Avec modération, bien sûr...

teurs ? Parce que les Maisons de champagne demeurent fidèles à leur exigence ; quand on porte le nom d'un champagne, on doit en être digne. Il me faut conclure, finir ma coupe. Le champagne, vin voyageur, assure la plus brillante ambassade de la France. Chaque seconde, sept à huit bouchons de champagne saute sur la planète. C'est un bon service rendu à l'Humanité. Et de plus, parce qu'il pétille, on lui reconnaît de l'esprit... ■

Jean-Paul Branlard

## Les coups de cœur de Nadine

### Anges De Noël

Noël est LE moment de prédilection pour les faire entrer dans sa vie et sa maison ; décoration de tables, de sapins, cadeaux, vêtements, cartes de vœux.

Agendas angéliques avec messages journaliers encourageants et jolies illustrations, livres explicatifs sur leur monde, romans distrayants, guide des Anges parisiens.

« La boutique des Anges » à Montmartre, où bien évidemment vous ne trouverez que des objets angéliques !

Le restaurant de cuisine traditionnelle « Chez les Anges », bd La Tour Maubourg !

Le salon de coiffure « Ange », bd Voltaire ! et l'institut « Les Anges ont la peau douce » !

Le fabuleux chocolat maison chez « Angéline » rue de Rivoli !

Partout vos Anges Gardiens prennent part à votre bien-être ! Angéliquement,

N. A.

*Agenda des Anges*, Vanessa Lampert, Éditions Contre dire, 14,90 €

*Paris aux Anges*, Cécile Dupré, Paris musées 12 €

*Le monde des Anges*, David Ross, Edition Clin d'œil, Traditions, environ 8€.



### Je cuisine avec mon cœur



Un tel titre ne pouvait que me donner très envie de rencontrer Jean-Claude Altmayer, chef de la table d'hôte de La Mirande à Avignon, et de découvrir comment il cuisine.

Arrivée à la librairie gourmande, je découvre un homme jovial, passionné par son art de créer des recettes uniques et originales qui « estomaqueront » ses convives ! Ce Chef est décidément hors norme : après une sympathique dédicace pleine de cœurs, il ouvre son livre à la page de

la recette de gâteau au chocolat et la brûle sous mes yeux ébahis ! C'est un geste en hommage à sa recette perdue, celle de son mentor Raymond Olivier posée trop près du fourneau et qui brûla.....

Il me raconte avec passion sa « Rosée d'Iris glacée » ! Des larmes, oui ! avec du jus de pamplemousse rose et un peu de sucre ! ( Cela me fait penser au livre *Le parfum* de Süskind !)

Lors de l'inauguration du Palais de Tokyo à Paris, il y scelle une larme symbolique dans une fiole ! Le lendemain, rendez-vous à la cité des Arts pour la dégustation de sa mythique recette de cœurs flambés (au thym et laurier), recette en mémoire de la naissance de l'amour immortel de Pétrarque et de Laure le 6 avril 1327 au sortir des matines de l'église Sainte Claire.

Le lieu est féérique ! Perdu dans Montmartre, un jardin à traverser, des bougies qui brillent dans la nuit... et Jean-Claude qui cuisine amoureusement ses cœurs flambés ! C'est la première fois que je goûte des cœurs ! Le Chef brûle une page de son livre dans la nuit pour Philippe Moachon (alors président de l'Office intercommunal du tourisme Provence verte), venu spécialement pour son événement et organise une envolée d'escargot en montgolfière allumée dans la nuit ! Extravagant, Jean-Claude Altmayer ? Juste un tout petit peu !

Quelle rencontre et quel beau livre original, avec sa couverture bleu profond aux lettres argentées, les dessins de Maxine Christensen, les recettes fabuleuses ! (également en anglais).

Un livre à s'offrir et à offrir avec son cœur ! ■

Nadine Adam

Édition Delirium ( bien choisie ! ) 25 €.

### Un guide astucieux



Grâce à ce nouveau guide, vous serez à même de bien choisir vos destinations en fonction du climat souhaité, mois par mois. Il prend en compte des paramètres importants comme la pluie, les températures, le soleil, le vent. Ce livre a été réalisé d'une façon claire et pratique avec une page météo et une page d'informations très utiles pour le voyageur (visa, monnaie etc.). Une centaine de pays et une vingtaine de régions françaises y figurent.

En fonction de la météo qui vous convient, et de vos goûts, vous pourrez optimiser au maximum vos voyages ! Les auteurs, Louis Bodin, « Monsieur Météo » de RTL et de TF1, et Bernard Thomasson, journaliste à France Info ont collaboré ensemble une quinzaine d'années sur la chaîne météo.

Un guide bien utile qui vous évitera des déceptions ! ■

N.A.

*Guide de voyage météo*, Louis Bodin et Bernard Thomasson. Éditions Odile Jacob, 288 p., 24, 90 €.

# Rencontre

Chez Luigi, 25 novembre 2013



*Le SJPP  
vous présente  
ses vœux  
les plus chaleureux  
pour 2014*

